LA NOUVELLE LANTERNE MAGIQUE,

PIECE CURIEUSE.

Dédiée aux GENS DE PROVINCE,

PAR un *Sous Lieutenant* de *Riquette-Cravatte.*

A PARIS,

De l'Imprimerie des SAVOYARDS.

1790.

LA NOUVELLE
LANTERNE MAGIQUE.

(ALLEZ LA VIELLE.) AH ! ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à ma lanterne.... :

Oui, messieurs les aristocrates de Paris, des provinces, de la ville et de la campagne, vous la danserez tous, je n'en échapperai pas un, vous passerez tous par ma lanterne. Arrivez, messieurs, mesdames, prenez vos places, voilà que ça commence, la lanterne est placée ; je vais faire danser le premier...... Vous vous sauvez, bonnes gens ; vous n'aimez pas qu'on pende le monde : on voit bien que vous n'êtes pas de Paris..... Revenez, mes amis, revenez, on ne pendra personne ; ma lanterne est une lanterne magique, piece curieuse pour les bonnes gens de province.

Eh ! vous allez voir ce que vous allez voir : monsieur le Souleil et madame la Lune, les plus anciens et les plus grands aristocrates du monde, qui ont toujours dominé sur toutes les étoiles, les reverberes et les falots, et qui se mocquent là-haut des lanternes de la nouvelle fabrique du Palais-royal..... Tous les honnêtes gens n'en peuvent pas dire autant.

Vous allez voir ensuite la nouvelle création du monde, *l'an premier de la liberté;* Adam et Eve dans le plus beau château et le plus beau parc qu'un aristocrate ait jamais eu; autour d'eux, tout le bon peuple des animaux de toute espece, soumis, fideles et heureux: remarquez le serpent jaloux comme un démagogue, rampant comme un courtisan; voilà qu'il entreprend de séduire la belle Eve; il lui montre le fruit défendu, et lui répete sans cesse: « Mangez » » madame, mangez, tout est permis à votre » majesté, l'arbre est inépuisable, le pere éternel » lui-même ne s'en appercevra pas; il vous » défend ce qu'il y a de meilleur au monde, » cela n'est pas juste: que cette pomme est » belle! que vous serez heureuse en la mangeant! » Mangez vîte, mangez toujours, et faites-en » goûter à monsieur votre sire. » Voilà notre mere Eve, bonne femme d'ailleurs, friande comme une reine, qui en croque une bouchée; voilà le gros pere Adam qui mord comme un gourmand jusqu'au pepin...... Brrrrrr, entendez-vous quel tapage? c'est le Pere éternel qui gronde et qui va les punir. Quelle révolution! Voilà tous les animaux qui se révoltent; voilà les chevaux rétifs, les bœufs furieux, les ânes

qui ruent. Voyez ce *dogue de cour* sur lequel on devoit compter, c'est lui qui conduit les autres au carnage. Voyez ce *renard étranger* qui flatte son maître et conseille sa perte ; il assemble de toutes parts des loups, des tigres, des lions, avides comme des *avocats*, affamés comme des *procureurs*. Remarquez ce *chat boîteux*, qui miaule en même tems l'hypocrisie, le brigandage et l'amour ; il leve la queue en se frottant le dos contre un *piédestaal* ; il rit du désordre pendant lequel il va voler le lard. Voyez tous ces animaux immondes que des furies excitent avec une espece d'*aiguillon* ; ils assoment, ils dissipent les *chiens fidelles*, ils bloquent le pere Adam, ils vont dévorer la belle Eve : *à conjurantium furore libera eos Domine*.... Rassurez-vous, messieurs, mesdames, elle est sauvée ; patience, patience encore, et tout s'appaisera. Voilà les chevaux qui manquent d'avoine, le bœuf qui manque de paille, les loups et les tigres ne leur en fournissent pas ; les petites brebis et les pauvres moutons, tous les animaux, bonnes gens, se voient environnés de bêtes carnacieres ; il ne fait pas bon pour eux en pareille compagnie : tous se rapprochent auprès du *maitre*, les *chiens* dispersés se rangent autour de lui ; tous ensemble fondent sur les *loups assemblés* ;

Adam et Eve rentrent dans le paradis terrestre, toute la famille se réunit; Eve ne sera plus friande, Adam ne sera plus foible : plus de *renards* dans le conseil, plus de *loups* dans la bergerie, par-tout des *chiens* de bonne garde; tous les animaux paissent en sûreté; le mouton donne sa laine, et la vache son lait; le bœuf laboure paisiblement, le cheval galope gaiement; tout devient calme, tout est heureux sous la main d'un seul maître : ainsi soit-il. *Prophetiso, prophetisabunt* : tant mieux pour ceux qui m'entendront.

Eh! vous allez voir paroître un gros papa, bien nourri, bien bon homme; on le prendroit pour le pere Adam, s'il étoit encore en puissance le premier homme du monde comme en 1788; mais aujourd'hui ce n'est plus que le *délégué* de la nation, Louis XVI, prisonnier-sanctionneur, ci-devant roi de France et de Navarre. Rappellez-vous, messieurs, mesdames, que l'assemblée vous a promis de rendre le pouvoir exécutif plus PUISSANT que jamais; voyez si elle vous trompe, voyez quel ventre il a. Il augmente à vue d'œil depuis qu'on lui a fait déclarer qu'il étoit libre à Paris; oui, libre de se promener aux Tuileries quand il est lâché; libre d'aller du Louvre à

Saint-Cloud, et de Saint-Cloud au Louvre, avec l'agrément du général Moithier; libre de lancer les grandes bêtes dans les droits nationaux, en se faisant accompagner dudit général avec deux cents hommes de gardes nationales, et les deux pieces de canon dont la meche fume toujours à la porte du Louvre. Le joli équipage pour forcer un cerf! c'est pour remplacer ceux qu'on le force de vendre : et puis les mal-intentionnés diront que l'assemblée ne s'occupe pas des plaisirs du pouvoir exécutif! Il nous dit qu'*il les reprendra quand son coeur sera content*; et ses enfans ne s'écrient pas de toutes les parties de la France : » Que faut-il, ô bon Roi, pour que votre cœur » soit content ? » Ah ! bénissons, messieurs, mesdames, le Moithier de général, je me trompe, le général de moitié, qui ne s'est endormi qu'une fois; c'étoit la nuit du 6 Octobre, pendant que les brigands de Paris, en présence de trente mille hommes à ses ordres, forçoient les appartemens de Versailles, égorgeoient les gardes-du corps, cherchoient le cœur de la Reine et du Roi; mais qui ne dort plus, depuis qu'il s'agit d'empêcher que le prisonnier-sanctionneur n'échappe à l'assemblée.

Remarquez combien il est grand et heureux, ce nouveau Roi des François! Quelle image

imposante de la dignité, de la richesse et de la magnificence nationale! il sanctionne toute la semaine et se repose le dimanche; à la vérité l'Œil-de-bœuf n'est pas le rendez-vous de cette brillante compagnie des Seigneurs françois et étrangers, des Dames à grands paniers, des riches aristocrates de tous les pays du monde, que la curiosité, le plaisir et la vanité rendoient tributaires de Paris et de Versailles: on a banni de la capitale et du royaume tous ces faquins et leur argent; admirez à la place cette touchante simplicité de la cour du Roi Dagobert, les galeries sont remplies de Messieurs du Gros-caillou en manchettes plissées et de Mesdames de la rue Trousse-vache qui viennent le Dimanche faire hommage au Roi de la chemise blanche!... *n'y a pas de bonne compagnie qui ne se quitte;* passons à d'autres. Vous l'aurez à votre tour, bonnes gens de Province, vous l'aurez au milieu de vous, ce bon Roi, il vous l'a promis, vous ne lui ferez pas déclarer qu'il est libre; mais il le sera, mais il sera consolé.

(Allez la vielle.)

Ah ! ç'a ira, ç'a ira, ç'a ira,
Quand nous reverrons le Roi de France,
Ah ! ç'a ira, ç'a ira, ç'a ira,
Au milieu de nous libre il sera.

Eh ! vous allez voir présentement le fameux siége de la Bastille, la gloire des Parisiens, l'admiration des campagnes !... vous voyez marcher ces habits bleu gâlonné de blanc, ce sont les ci-devant Gardes-françoises, les *ci-derriere* Canards du Mein, déserseurs de leurs drapeaux, le cœur plein de *patriotisme*, le gousset plein des écus du Duc d'Orléans, la tête pleine des liqueurs du Palais-royal ; autour d'eux sont les échappés des prisons qu'ils ont ouvertes ; à leur suite tous les bandits de Paris, TOUS GENS SURS, cependant les honnêtes-gens ferment leur boutiques et se cachent dans leurs maisons; admirez le désintéressement de cette armée en guenilles, au lieu de penser à détruire un Bicêtre, elle va renverser la prison des aristocrates ; allons, courage, messieurs, mesdames, ayez la force de suivre au combat cette armée de 60 mille hommes munie de seize pieces de canon. Grand Dieu ! quel carnage il va y avoir ! que de sang va couler ! entendez-vous les canons qui brisent la porte et le pont-levis de la Bastille ? entendez-vous en dedans les canons qui la défendent ? ... vous ne les entendez pas, ni moi non plus ; c'est qu'il n'y avoit personne

pour les tirer. Voilà M. Delaunai à la tête de ses 50 Invalides qui consent à parlementer : au lieu de 6 hommes on en laisse entrer 80 ; il fait faire feu, il n'est plus tems : un garçon Perruquier (1) baisse le pont-levis, toute l'armée d'Orléans, brave comme son général, entre par la porte ouverte ; elle égorge, elle massacre les 50 Invalides, les domestiques, les geoliers ; elle n'a perdu que six hommes, mais vous n'en direz rien, les Parisiens vous accrocheroient à une Lanterne qui n'est pas MAGIQUE. Attachez-vous plutôt aux belles descriptions de Camille Desmoulins ; voyez les superbes gravures du siége de la Bastille ; voyez les messes de *requiem* pour les vainqueurs morts à la brêche : mais ne demandez pas les actes mortuaires ; voyez la médaille frappée pour les héros qui ont échappé au carnage, et qui ont sur-tout fait preuve de vigueur en résistant à toutes les liqueurs qu'ils ont bues, aux glaces qu'ils ont

---

(1) Le Garde Françoise que l'on a promené en triomphe dans les rues de Paris, n'est pas celui qui a baissé le pont-levis ; c'est un malheureux garçon Perruquier, poitrinaire condamné, qu'on a forcé de marcher, et qui a été tué de la premiere et unique décharge des Invalides sur ceux qui étant entrés pour parlementer se saisirent de M. Delaunai et ouvrirent les portes.

prises, et aux caresses des Citoyennes patriotes du Palais-royal. Voyez les Provinces ravies de ces belles descriptions, prendre le ruban d'Orléans et envier la médaille de Paris; voyez l'Assémblée Nationale elle-même reconnoître et vanter, comme ses enfants, ces premiers héros de la liberté, véritables enfants gâtés; jamais Rome et la Grece n'eurent une journée plus célebre, je me trompe, plus célébrée; s'il n'en coûte tous les ans que trente millions aux Provinces pour en faire l'anniversaire, ç'a n'est pas trop. « Rendons par cette fête les Provinces tri-
» butaires de la capitale, c'est un moyen de plus
» d'avoir leur argent, c'est un moyen de les
» lier au sort de Paris, de ce pauvre Paris, per-
» du, si on le quitte ». Voilà ce que les Districts ont très-bien vu, voilà ce que l'Assemblée n'avoit garde de leur refuser; refuse-t-elle quelque chose à Paris? « Soutenons Paris, a dit sa-
» vamment un grand homme, ou la Constitu-
» tion, FILLE DE PARIS, périt avec son pere;
» promettons au peuple de Paris la liberté, van-
» tons lui la liberté, donnons lui des spectacles
» et du pain, *panem et circenses*; enfin, ayons
» pour nous le peuple de Paris, tout le reste
» de la France est à nous..... C'est ce qu'il
» faudra voir, Messeigneurs.

Voilà l'origine et l'objet de cette immortelle fête du 14 Juillet, la plus grande fête de la France régénérée par le baptême de la liberté. Pendant que l'évêque d'Autun disoit les paroles, le bon Dieu versoit lui-même un déluge d'eau pour laver la tête à tous ces nouveaux nés. Ah! ç'à ira, ç'à ira.... à l'eau. Le côté gauche, toujours ombrageux, a prétendu que le bon Dieu avoit fait preuve d'aristocratie en délayant ainsi le serment fédératif; (on le traitera en conséquence dans la constitution). Le comité des recherches a dénoncé à l'assemblée nationale ce porteur d'eau aristocrate, qui pendant le serment, crioit sans cesse : *A l'eau*... Ah! ç'à ira, ç'à ira.... *à l'eau.*

Voyez arriver, des extrémités de la France, tous les députés des milices nationales et des troupes de ligne; voyez accourir d'outremer le bon Philippe Capet, malgré l'opposition du grand général, qui a peur de ne pas échapper la seconde fois aux assassins soldés par Monseigneur; rassurez-le, les loups ne se mangent pas, les guinées d'Angleterre raccommodent tout, *ces gens-là sont tous de la même famille;* entendez-vous les motions incendiaires qui recommencent à l'arrivée de Monseigneur, voilà qu'on inonde le palais-royal de libelles

contre la reine, contre les princes, contre l'hérédité de la couronne, on caresse, on tâte les premiers arrivés, on parle de défaire le roi pour faire un empereur défaisable à volonté, c'est le coup de partie pour Monseigneur ; mais ç'à n'ira pas, les fédérés font une fiere contenance, les Bretons eux-mêmes poussent des *vive le Roi* qui font trembler le palais-royal. » N'en par-
» lons plus, dit aussi-tôt Riquetti, major, ce
» sanctionneur-là déconcerteroit le diable en
» se prêtant à tout, on l'aime, le François n'est
» pas mûr pour les grands coups, nous avons
» encore la ressource de la guerre civile, elle
» est sûre, elle est là, (en montrant sa hure
» chevelue) et je vous en réponds, Monsei-
» gneur, si vous et l'Anglois ne vous lassez
» pas de payer ».

Voyez, messieurs, mesdames, défiler pendant cinq heures, si vous avez le tems, les quatre-vingt-trois bannieres, les troupes de ligne, les vieillards, les enfans, l'assemblée nationale dans la boue, elle n'en a encore que jusqu'à mi-jambe, patience, je vois se former lentement, mais sur tout l'horison, un orage terrible, après lequel elle en aura jusqu'aux oreilles.

Voilà le champ de la fédération ; admirez le

plus beau spectacle que les yeux aient jamais vu ; la pensée l'aggrandit encore, chacun se dit : » Voilà donc dans cette enceinte la nation françoise rassemblée par ses représentans, et dans cet instant même la nation en corps s'unit à nous par un vœu commun, les sens sont émus, l'imagination s'exalte ; mais le cœur se resserre, se glace et se ferme à la joie comme à l'espérance quand on se demande : quelle est donc l'origine de cette fête si solemnelle ?... la prise de la bastille par une tourbe de brigands et de déserteurs assassins de cinquante invalides fidelles à leur roi ! Quelle honte ! quel modele offert au vrai patriotisme, à la vraie liberté ! peut-on abuser à ce point de la confiance d'une grande nation ? Quand il se demande : quelle est donc l'excuse de tant de dépenses dans un moment de détresse et de misere universelle ? quel peut être, je ne dis pas le sujet, mais le prétexte de cette ivresse à laquelle on anime le peuple dans un moment où la patrie est en danger et sa monarchie expirante ? Hélas ! il faut bien persuader au peuple qu'il est heureux, il faut bien l'amuser pour qu'il puisse danser sur des ruines et des tombeaux. Quand on se demande enfin, quel sera l'effet de ces sermens nouveaux tant de fois

répétés ? on en respectera aucun. Ainsi l'on aura épuisé, même en morale, toutes les ressources que présentoit à des législateurs une nation bonne et sensible; ainsi l'on aura usé en même-tems tous les moyens qui nous restoient de séparer nos mœurs et nos finances. Nous serons libres, dit-on; mais quand nous serions tous rois, serions nous heureux, si nous cessons d'être bons ?... Je vous ennuie par mes réflexions, je n'en ferai plus, pour nous égayer chantons: Ah! ç'à ira, ç'a ira, ç'à ira... *A l'eau.*

Vous allez voir le grand manége national où l'on fait manœuvrer les *noirs*, les *bais*, et souvent les gris après dîner, tous attelés au char de la patrie: les premiers tirent toujours à droite, les seconds, partagés en plusieurs bandes, tirent toujours à gauche; quoique en des sens différens, ils finiront par écarteler la France, si l'on ne fait venir le grand écuyer de France pour les dresser.

Remarquez à la tête des bais, des enragés, des clubistes, des *ça ira* Remarquez le prince bourgeonné, toujours cramoisi comme un homme qu'on étrangle, c'est un teint fâcheux pour un chef de parti démasqué; mais que nous importe

pourvu que ce teint devienne naturel un instant et bientôt. Heureux à tous, les yeux défendus, le brave Philippe a voulu jouer un royaume; sa partie a été belle un instant; Mirabeau conseilloit bien; il falloit du CŒUR, monseigneur est tombé sur le carreau, et ce grand bai qui vouloit à tout crime gagner une couronne, a rempli ra grande destinée, il s'est COURONNÉ en tombant (1).

Il est consolé par un évêque clochant (2), qui lui dit, Monseigneur, rassurez-vous, je n'ai jamais marché droit, j'ai deux mauvaises jambes, j'ai fait bien des faux-pas en ma vie, cela ne m'empêche pas d'attraper les autres.

Auprès d'eux est l'abbé creux, je me trompe, l'abbé profond, l'abbé Sieyes, le plus honnête-

---

(1) Au mois de Juillet 1789, lorsque M. Neeker fut renvoyé, le Palais royal souleva tout Paris; on promena en triomphe les bustes de ce ministre et du duc d'Orléans; on forçoit les passans à saluer et même à se mettre à genoux; on parloit de déclarer ce prince Roi, ou du moins lieutenant général et protecteur du royaume, après avoir déclaré le Roi incapable de régner. Mirabeau fit dire deux fois au duc de monter à cheval et de SE MONTRER : ce grand prince se trouva mal et tomba sur ses genoux.

(2) L'évêque d'Autun.

homme du Palais-royal, qui calcule en silence la révolution comme une partie d'échecs: c'est lui qui professe et qui démontre; il empâte toute cette jeunesse de législateurs, qui vient le matin répéter à la tribune la leçon de la veille; son plan de constitution est géométriquement bon, toutes les forces combinées, leur effet respectif est prévu, toutes les pieces sont d'accord, ÇA IRA certainement: il y a cependant deux petites difficultés, la premiere, c'est que les écoliers ne suivent plus leur maître; la seconde, c'est que le maître avoit oublié une misere, (et comment ne rien oublier dans un rêve?) il a oublié de calculer la force, la résistance et le jeu des passions; au reste, ce n'est pas la faute de l'abbé, si les hommes ont des passions; il n'en sera pas moins vrai que son plan offroit un chef-d'œuvre de constitution pour un peuple d'anges, qui obéiroit essentiellement, imperturbablement, de lui-même, sans secousse et sans force publique, à la droite raison.

Ne respirez pas un instant, messieurs, mesdames, il y a du danger; on va vous faire passer le comte de Mirabeau:

> Qu'il est gras, qu'il est beau!
> C'est le crime en pleine peau,

Ah ! plaignez-le, bonnes gens, d'être comme ça : il ne dépend pas de lui d'être autrement ; il fait le mal comme la vipere fait le poison, comme l'abeille fait le miel, l'une et l'autre succent des fleurs et digérent. On le connoit, il en convient ce n'est pas sa faute, si on le laisse vivre, et sur-tout, si on le laisse digérer une constitution. Tout ce qu'il vous demande, c'est de ne pas le confondre avec ces petits scélérats factices, BOUCHE, BALHAM (1), L'ASNE,

(1) M. Dubois, dit Crancé de Balham, mérite une exception ; il n'y a rien de factice chez lui, il veut bien tout le mal qu'il fait ; mais il ne fait pas tout celui qu'il voudroit, la nature ne lui a refusé que les talens ; son ami Desmoulins y supplée foiblement. A la dureté de son caractere, à la férocité de son ame, les circonstances ont ajouté le besoin de la vengeance. Il a été rayé du rôle de la noblesse, par arrêt contradictoire avec le corps municipal de Châlons-sur-Marne ; il a été chassé des Mousquetaires. L'orgueil humilié, voilà la source de ce PATRIOTISME qui l'a rendu si insolemment, si irréconciliablement féroce contre la noblesse et le militaire. Voyez son adresse à ses commettans : ses concitoyens n'avoient pas besoin de cette nouvelle preuve de la noirceur de son ame. Ils lui ont entendu dire cent fois, lorsqu'il fut nommé député : « Les » hommes m'ont bien fait du mal, je pourrai donc le leur » rendre !.... S'il n'en coûte que deux cents mille hommes » à la France, la révolution sera heureuse, &c.... » Vos commettans, M. Dubois, vous avoient-ils demandé des ruines et du sang ?

PRIEUR, &c... factieux subalternes, qui font le mal par imitation, par entêtement ou par délire; le grand-homme vous livre tous ces demi-philosophes, ces avortons de la noblesse, ces pygmées déserteurs de l'autel, ces 300 avocats ou procureurs, aboyeurs en sous-ordre... C'est votre faute, messieurs, mesdames; que ne nommiez-vous des propriétaires, des bourgeois vertueux, des têtes froides, et mûries par l'expérience? mais 300 suppots de la chicane dans une assemblée qui vouloit mettre en arbitrage des intérêts de famille! (il y a d'honnêtes gens partout, je le sais bien) il en falloit sans doute; mais 300 chicanocrates... et l'on s'étonne ensuite que les enfants plaident contre leur pere, que les cadets dépouillent les ainés, que tous les biens nationaux soyent en DÉCRETS: pauvre peuple! pauvres plaideurs! qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans tout ceci? ces messieurs dispersés vous mangeoient en détail, ces messieurs assemblés vous mangent en gros.

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Tous prosperent, tous s'enrichissent, ils mangent l'huître, le peuple aura l'écaille; notre argenterie et nos écus ne sont pas perdus pour

tout le monde; consolons-nous, ils proposent de fondre nos cloches, ils nous donneront des gros sols en nous disant : Dieu vous bénisse... ainsi soit-il : c'est toujours ça.

Avant de sortir du manége national, vous avez encore quelque chose à voir, apprenez à faire les révolutions. Remarquez dans les galeries ces mains larges comme des batoirs, ces voix fortes *d'eau de vie* qui appuyent les orateurs du côté gauche, et qui aboyent contre le côté droit à sept francs par gueule ; ce n'est pas trop pour ces forts citoyens qui ont plus fait pour la constitution que certains députés qui se levent et s'asseoient à vingt-quatre francs par tête. A la vérité, les premiers ont été payés d'abord jusqu'à 7 francs par jour, mais les tems sont dûrs et les fonds baissent ; il faut espérer que le patriotisme et l'eau-de-vie les soutiendront jusqu'à la fin de la législature.

Admirez encore la grande ambassade des représentans de tous les peuples libres de l'Orient, Arabes, Grecs, Chinois, Persans, Chaldéens, Turcs, &c. Ecoutez ce vieux Mamouchi, descendant en droite ligne de Mamamouchi Giour-

dina (1), c'est lui qui a l'honneur de porter la parole :

Ambousahim o qui boraf, signorina, salamaléqui, c'est-à-dire, suivant le savant interprete Covielle : « que votre cœur, nos Seigneurs, soit » pendant votre éternelle législature comme » un rosier fleuri ».

Oustin yoc catamaléqui basum basa alla mouran : « le ciel vous a donné la force des serpens » et la prudence des lions ».

Ossa binamen sadoc constitutionni draca fouram mirabbaba sahem : « Tous les rois du » monde s'inclinent devant les peres de la prin- » cesse Constitution ; et sont amoureux de la » douceur de son caractere, de la liberté de ses » mouvements et des grâces de sa taille, avant » qu'elle soit née.... ».

Entendez-vous M. le Baron de Menou, Président, qui répond avec dignité aux Ambassadeurs : « Allez vous en dire à vos Princes toutes » les merveilles que vous avez vues, &c. &c. &c. Quelle gloire, messieurs, mesdames, pour la nation françoise de voir tous les peuples du monde venir déposer aux pieds de ses représentans l'hommage de leur admiration ! Il me semble

(1) Voyez la scene VI de l'acte IV du Bourgeois gentilhomme.

voir la Reine de Sabba qui quitte sa cour pour aller jouir à Jérusalem du spectacle ravissant de la magnificence et de la sagesse de Salomon. Quelle province, quelle ville, quelle corporation pourra refuser désormais à notre auguste Sénat des adresses d'adhésion ? . . . Il en pleut de par tout ; pâlissez de désespoir et de rage, aristocrates incrédules; allons mocquons nous d'eux:

(ALLEZ LA VIELLE.) Air d'Henri IV.

Aristocrates,
Vous êtes confondus ; (bis.)
Turcs, Arabes
Vous rendent tous confus,
De leurs savattes
Vous donnent dans le cul.

Pas du tout, je vois ricanner tous ces aristocrates mâdrés. . . . . Dieu ! serions-nous trahis? nous le sommes, la farce est découverte; il faut pendre ce maudit Arabe, c'est lui qui a tout perdu. Ce butor qui a été vingt ans cocher de fiacre, et qui devroit entendre le français comme un député, va prendre M. de Riancourt pour M. de Liancourt ; il va lui demander les deux louis promis à chacun des acteurs pour les frais de moustache, barbe, équipement au magasin du théatre français, et les dépenses du voyage des

ambassadeurs depuis la rue Brise-miche jusqu'au Manége...... Nous sommes perdus; la nation va dire que nous la traitons comme M. Jourdain.... Eh! non, messeigneurs; la nation lira toutes ces parades patriotiques dans Garat, Dinocheau, Desmoulins; elle les trouvera admirables; tout cela passera comme la comédie de la petite sœur Jouette, sortie depuis trois ans du couvent de Saint-Mandé, et demandant au sénat, vengeur de l'humanité souffrante, pour elle et ses compagnes, la liberté de jouir des droits de l'homme; cela passera comme la députation de la grande société Helvétique (1), composée de Suisses déserteurs ou portiers, assemblée d'abord chez leur digne orateur marchand de vin, rue de Grenelle, et dirigée POSTÉRIEUREMENT par M. de Villette, machiniste du club des Jacobins: *passe l'un, passe l'autre, il en passera bien d'autres.* Riez, messieurs les aristocrates, riez, la postérité rira aussi; *interim* toutes ces parades font plus d'effet sur le bon peuple que vos beaux raisonnemens; vous parlez raison à des gens que nous avons enivrés; vous vous adressez à

(1) Si les procès-verbaux de l'assemblée n'existoient pas, l'on ne croiroit pas dans dix ans que ces scenes ont eu lieu dans une assemblée nationale.

leur cœur, à leur esprit ; nous parlons à leurs sens par les spectacles, les chansons, les caricatures..... Vous ne faites pas attention à ces émissaires en guenilles, à ces troubadours en haillons qui parcourent la France, écorchant les villes et les campagnes : les ouvriers, les femmes, les enfans, savent par cœur leurs chansons ; ces racleurs-là empoisonnent plus de gens en un jour que votre éloquent Maury, votre sage Malouet, votre bon évêque de Clermont n'en guérissent en un mois : voilà comme on fait les révolutions par le peuple. Il s'éveillera un jour, ce bon peuple, nous le savons bien; mais notre affaire sera faite ; notre argent gagné, nous n'emporterons que lui ; nous vous laisserons aux prises avec la constitution, la misere et l'anarchie...... Ce n'est que trop vrai : *Libera nos Domine.*

Vous ne pouvez vous dispenser, messieurs, mesdames, de voir un instant les agréables délassemens de nosseigneurs du côté gauche les jours qu'il y a relâche après dîner au manége. Voyez d'abord la petite société *néronienne* qui s'exerce à tirer au pistolet contre une tête de carton, c'est M. de Lameth qui professe ; son premier éleve, l'avocat Barnave, est déjà sûr,

en dix coups, d'en mettre huit dans une tête aristocrate ; l'heureux talent pour un législateur avide de gloire et de sang!

Petit Néron deviendra grand,
Si Dieu lui prête vie.

Chapelier tient la banque, joue un jeu *d'enfer*, pert comme *un proscrit*, jure comme *un aveugle*, paie comme *un roi.*

Duport, Péthion, Roberspierre environnés de tous les motionnaires enragés, que la France et l'Angleterre députent au club des Jacobins, commandent à l'opinion, fixent d'avance les décrets, dirigent dans les provinces, dans les régimens, dans Paris *tous ces gens surs à 12 francs*, ces manœuvres savantes, ces ressorts secrets, dont le jeu est invisible, mais dont l'effet est si puissant, si heureux *dans le sens de la révolution*; en un mot, ils ont le département des clubs, des insurrections, des *illuminations* de château, des lanternes, ect. : c'est sans contredit le plus brillant, le plus varié et le plus important de tous les départemens.

Remarquez l'activité infatigable du grand général Blondinet, elle suffit à tout, à l'assem-

blée, aux clubs, aux comités, à l'hôtel-de-ville; que dis-je, il n'y a pas une émeute, pas une insurrection en province où il n'ait des aides de camp, il en avoit deux à Nancy; on croiroit que ces grands hommes sont complices, s'ils n'étoient pas sorcier. Celui-là sera connétable, ou par le peuple ou par le roi, il ménage et trompe l'un et l'autre, il se décidera d'après l'événement. Ce héros manie également bien la parole et l'épée, écoutez-le haranguant, un dimanche matin, un bataillon de la milice parisienne. « Messieurs et chers camarades, tremblons, tremblez, qu'ils tremblent. Nous sommes quarante mille hommes bien armés, nous avons cent pieces de canons, nous ne voyons point encore d'ennemis autour de nous, tremblons toujours. Nous sommes maîtres du roi nous avons depuis un an à nos ordres le comité des recherches, la poste, les clubs, toutes les municipalités du royaume, nous n'avons pu encore découvrir aucun complot, moins on les voit, plus ils sont dangereux, tremblez. Vous avez vu quel danger j'ai couru : cet intrigant Favras avoit déja une caisse de cent louis pour lever une armée de dix mille hommes qui alloit enlever le roi et le conduire à Metz; vous voyez ce fameux Bonne-Savardin soupçonné

d'avoir

d'avoir conçu le plus terrible projet de contre révolution, que dis-je, soupçonné, il est convaincu, il a été voir deux fois un nommé *Farcy* ce nom seul désigne assez quelque aristocrate farci d'armes, de munitions, de soldats et d'argent. Un nommé *Farcy* ! c'est sûrement un ministre complice. Vous voyez tout récemment la grande conspiration du ci-devant comte de Cordon, découverte dans le linge sale de la ci-devant marquise de Persan, par un blanchisseur patriote à qui nous ne pouvons refuser les vingt-quatre mille livres promises aux dénonciateurs : tremblons, mes chers camarades. Le salut de la capitale et celui de la France demandent des victimes ; depuis dix-huit mois on n'a pendu qu'un aristocrate (M. de Favras), et il a fallu deux faux témoins, il a fallu toutes les menaces de mes volontaires du faubourg Saint-Antoine, *qui sont des gens surs*, pour décider le châtelet à donner au peuple cette satisfaction ; mais s'il en reste là, que pensera ce même peuple ? que penseront les provinces de tous ces bruits de complots et de contre-révolutions, de nos comités des recherches, des courses de mes aides de camp, des dépenses énormes que coûtent à la France nos chas-

ses aux aristocrates (1) ? Je vous le prédis en tremblant, messieurs; il n'est pas éloigné peut-être ce moment où le peuple désabusé rira de nos frayeurs, s'apprivoisera avec ce nom d'ARISTOCRATE comme avec celui de Malbrough; les reconnoîtra pour les vrais amis de la monarchie, ne croira pas plus à leurs complots destructeurs qu'aux esprits malins : alors par besoin et par sentiment, tous les Français se jetteront dans les bras de leur Roi, le calme renaîtra, et l'abondance avec le calme : alors à quoi servirons-nous ? que deviendront mes projets de fortune et de gloire ? en serons-nous tous quitte pour être bernés ?.... Je vous le répete, messieurs, il est aussi essentiel que le peuple craigne les aristocrates que le Diable; et si les nouveaux tribunaux n'en pendent pas plus que le Châtelet, tout est perdu; tremblons, tremblez, qu'ils

(1) M. de Bésenval pendant sa détention coûtoit au moins 200 livres par jour. L'arrestation de M. de Bonne a coûté à l'état 63 mille livres, outre ce qu'il en a coûté aux villes dans lesquelles il a passé. Un comité des recherches, en pleine activité, coûte autant qu'une armée en campagne. Un comité des recherches dans un état prétendu libre ! Une dépense excessive dans un état ruiné !..... Pauvre peuple, comme on te joue !

tremblent..... » Laissons-les trembler ; sortons d'ici, je crois sentir le frisson qui me gagne.

Admirons l'heureuse influence de la constitution sur les troupes et sur les matelots. Par-tout des officiers égorgés ou emprisonnés, des caisses pillées, des régimens à la débandade, les matelots en mer se font reconduire en France. Voilà que la constitution opere sur eux, c'est bon signe : ils ont bien appris LA DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME ; ils sont pénétrés du grand principe, *l'insurrection est le plus saint des devoirs;* ils ont bien retenu qu'une cartouche jaune donnée aux soldats cabaleurs, et condamnés par leurs camarades, ne déshonore point ; ils ont bien remarqué que ces bons soldats, déserteurs par patriotisme, sont sûrs d'une retraite honorable dans la milice bien soldée de Paris. Cependant je vous laisse libre, messieurs, mesdames, d'en croire l'honnête M. Dubois de Crancé, et son teinturier Desmoulins : ils vous diront que ce sont les ennemis de la constitution qui répandent de l'argent pour dissoudre l'armée ; ce sont les officiers aristocrates qui paient pour se faire emprisonner, insulter, fusiller, comme les seigneurs ont payé les brigands pour faire

piller et brûler leurs châteaux, le tout pour faire niche à la constitution. La commere Fréteau vous dira : « Ce n'est rien, ce sont des con- » vulsions de la petite constitution qui fait une dent..... » (elle en aura de rudes avant d'en être à la dent de sagesse.) Les bonnes gens du côté gauche vous avoueront ingénument que cet esprit d'insurrection est l'ouvrage ou plutôt le chef-d'œuvre de leur partie; cette crise étoit nécessaire à notre régénération; elle n'est pas trop forte en elle-même, ce sont nos tempétamens qui sont trop foibles : nous péririons, nous, dans l'effet du remede, nos enfans en seront bien malades; mais comme nos petits enfans seront robustes! Au reste, consolons-nous, ces messieurs nous assurent qu'avec un GROS de proclamation *anodine à la Barnave*, et un SCRUPULE de décret *cordial*, suivant l'ordonnance du docteur Riquetti, l'assemblée est sûre d'arrêter net l'action du poison qu'elle répand : « cassez-vous les bras, cassez-vous les » jambes, avec mon baume cela m'est égal, et » je m'en f... » Vous en doutez, messieurs, mesdames; voyez plutôt l'affaire de Nanci : voilà trois régimens en insurrections; le sénat émétiseur vous lâche un beau décret; trois jours après tout est fini, la paix est rétablie : elle est

sans doute l'effet de la confiance et le fruit de cette proclamation amicale aux rebelles dans laquelle il n'est pas question du Roi. Hélas, non, elle est l'effet du canon, et sans la fermeté de M. Bouillé, l'armée étoit perdue. Le bon M. Garat nous annonce *des nouvelles rassurantes* (1), il n'y a eu que 400 hommes tués et 600 blessés. L'auguste Sénat a envoyé sur les lieux deux commissaires, connus par leur délicatesse, pour cueillir ces lauriers ensanglantés, prémices de la guerre civile; et informer des faits; nous saurons la vérité, si ils veulent, attendons donc le procès-verbal; mais comment ne pas le deviner ? Le même parti tient dans ses mains les législateurs, le roi, les juges, les témoins, les bourreaux.... Mais, patience, mes bons amis, patience, ne vous désolez pas, soyez, comme votre roi, persécutés, calomniés et contens; ne vous mêlez pas de la vengeance, laissez faire le peuple et le soldat que les factieux ont égaré, ennivré, exercé à la férocité; rappelez-vous sans cesse l'histoire de ces trois scélérats qui promenoient de province en province, et présentoient à la curiosité du public, un lion remarquable par sa docilité; ils en avoient pro-

---

(1) Voyez le Journal de Paris.

fité pour le dresser à se jetter sur les malheureux passans qu'ils rencontroient dans les bois et qu'ils vouloient dévaliser. Un jour, après quelques exploits, les assassins voulurent brusquement rappeler à sa chaîne l'animal échauffé par le carnage ; il avoit connu sa force avec sa liberté ; il avoit peut-être entendu une *déclaration des droits du lion*, il ne vit plus que des tirans dans ses maîtres ; l'*insurrection* fut pour lui *le plus saint des devoirs*, il avoit trouvé le sang bon, il but celui de ses maîtres, et vengea leurs victimes..... Ainsi soit-il. Et l'on diroit alors : *ce sang étoit il donc si pur*?

Eh ! vous allez voir ce que vous allez voir : le nouveau déluge universel, toutes les cataractes de l'agiotage sont ouvertes, une pluie terrible menace la France ; ce n'est pas une pluie de sang comme en Egypte, ce n'est pas une pluie de feu comme à Sodôme, c'est une pluie de papier qui aménera les deux autres ; c'est une pluie d'*assignats*, c'est un débordement qui submergera les provinces, renversera le commerce et les manufactures, et emportera par torrens le peu d'écus qui nous restent ; voyez-vous tous les agioteurs qui se disposent à pêcher en eau trouble ; voyez-vous tous les usuriers de Paris,

de Geneve, d'Angleterre et de Hollande, qui se sauvent à l'hôtel de la rue Vivienne comme dans l'arche de Noé, pour pomper en sûreté notre numéraire, et nous revendre deux ou trois fois nos louis.

Entendez-vous la complice des vertus de M. Necker lui répéter sans cesse : « Partons, grand-
» homme, fuyons, il est tems ; je sens ma tête
» qui branle plus qu'à l'ordinaire, c'est l'an-
» nonce d'un grand orage, un déluge universel
» menace la France ; votre mérite a trop de
» poids pour surnager ; partons avant qu'on nous
» chasse tout-à-fait, je vous en conjure par
» notre chere fille. « Voilà le pere sensible, voilà le pere vertueux ébranlé ; le ministre chancelle encore, il répète cent fois : « Dieu de mes
» peres, que suis-je revenu faire dans cette ga-
» lere ? au mois de juillet 1789, j'ai pu jouir des
» regrets de la France et de l'admiration de
» l'Europe, je me serois crû un grand-homme,
» et qui ne l'auroit pas crû en voyant l'Assem-
» blée Nationale voter mon rappel, comme
» nécessaire à la régénération du royaume, en
» voyant mon buste, l'objet de l'idolâtrie de la
» capitale, en voyant toute la France dans le
» deuil, dans le désespoir, dans la révolte : mau-

» dit orgueil, c'est toi qui m'a perdu ! J'ai voulu
» jouir d'un triomphe, j'en ai joui; j'ai vû des
» françois attelés à mon char, dans le même
» instant où le petit-fils de Louis XIV étoit
» réduit à entrer sans garde dans Paris, à rece-
» voir du Maire la cocarde des révoltés, et à se
» livrer à une armée de cent mille hommes en
» délire, incertains s'ils vengeront mon exil ou
» le pardonner à leur roi. . . . . Quelle chûte !
» au mois de Septembre 1790, je pars pour
» qu'on ne me chasse pas ; je suis obligé de me
» dérober aux huées de la capitale ; je pars dé-
» voré de remords, accablé sous le poids des
» malédictions de tous les bons citoyens, cou-
» vert des mépris même de ces tribuns factieux
» dont je m'étois environné, dont je fus le
» créateur, le soutien, la dupe, l'esclave, enfin
» la victime ; je lis de toutes parts mon arrêt
» écrit sur les débris de la monarchie, les lar-
» mes et le sang des François y ont gravé en
» caracteres ineffaçables : NECKER, EMPYRIQUE
» EN MORALE, EN LÉGISLATION, EN FI-
» NANCES. François, nation généreuse et sen-
» sible, pardonnez-moi mes erreurs, mon es-
» prit est plus coupable que mon cœur, ma
» honte vous venge assez ; Protestant et Répu-
» blicain, j'ai voulu mettre en action la force

» populaire

» populaire de ce grand empire ; par systême et » par vengeance, j'ai brisé les contre-poids qui » la modéroient ; je reconnois qu'elle est trop » active même en des mains sages : elle est des- » tructive en des mains sacriléges, hâtez-vous » de l'en retirer, ou vous serez précipités dans » un abîme de maux, rendez-la vîte à ce » Prince dont la justice et la bonté sont trop » éprouvées, jettez-vous dans ses bras, réunis- » sez-vous autour du trône ; c'est pour vous le » seul port assuré au milieu d'un orage terrible : » ne consultez en ce moment que votre amour » et l'impossibilité d'être heureux sans votre » roi...» Voilà la grande ame du grand homme un peu soulagée ; il veut s'éloigner du porte-feuille ministériel ; trois fois il le reprend, et trois fois il le sent échapper de ses mains paralysées par la douleur ; il le regarde enfin pour la derniere fois, son cœur se fend et sa bouche répete :

Adieu donc, Dame Françoise,
Pour qui j'ai tant soupiré.

Le voilà parti.... Il se retourne encore, il examine si quelqu'un le suit pour le prier de rester :

(Air de Nina.)

Mais, je regarde....
Mais, je regarde.
Hélas ! hélas !
Aucun courrier ne suit mes pas. (bis.)

Il arrive à Arcys-sur-Aube, une Municipalité de village veut voir s'il n'emporte pas le chat; l'Assemblée est obligée d'écrire :

Et long, long là,
Laissez-le passer, &c.

Hé ! sûrement, laissez le passer, c'est le Maréchal-des-logis de tous les factieux, cabaleurs, agioteurs; il va préparer les logemens de l'armée à Copet..... *Amen.*

Voyez-vous ces compagnies de Juifs, d'Usuriers, de Protestans qui avalent les évêchés, les cathédrales, les abbayes, tous ces beaux domaines, monumens de la piété de nos peres, et recrachent sur le peuple les évêques, les abbés, les prieurs, moines, chanoines et nonettes, nuds comme des vers, gueux comme des rats d'église; hélas ! ce sont des françois, ce sont vos concitoyens, ce sont vos freres, ce sont les ministres de votre religion, prenez en pitié, messieurs, mesdames, cachez leur cul et donnez-leur du pain, ils en ont long-tems donné aux autres. On a décreté qu'ils n'auroient faim qu'en 1791, je vous dénonce leurs estomacs comme des aristocrates qui crient : *nous allons donc périr d'inanition?* j'entends répondre du côté gauche : *eh bien* !... Cela fend le cœur; ah ! mes

amis, en prenant leurs biens, nourrissons-les, ou faisons les tuer par le peuple pour qu'ils ne languissent pas.

Vous allez voir en finissant, le grand Diable constitutionnel qui emporte la bourse ; ce n'est plus celle du *mitron*, c'est celle de tous les françois. Pour les leurrer, en se sauvant il chie des milliards d'*assignats*, qui, malgré leur couleur de rose, dégoutent même le pauvre monde. Voyez-vous tous les royalistes, (les soi-disans aristocrates) qui tirent le diable par la queue, *eh, tu l'auras*; *eh, tu ne l'auras pas*; ils ne sont pas seuls cette fois : voyez tout le peuple des ouvriers, des marchands, des manouvriers, des pauvres, des bons citoyens désabusés qui se réunissent au clergé, à la noblesse et au roi; les voilà tous attelés pêle-mêle et deux à deux à cette infernale queue, qui ne fut jamais si longue : les femmes et les filles y sont acharnées comme des petits démons : *eh, tu ne l auras pas.* Voyez tous les clubs, les enragés, les factieux, les agioteurs fédérés pour faire lâcher prise, ils promettent, ils menacent, ils insultent : *eh, tu l'auras.* Les royalistes tiennent bon : *eh, tu ne l auras pas.* Entendez-vous Mirabeau, toujours fécond en ressources honnêtes, qui dit au côté

gauche : « Messieurs, il faut en pareil cas savoir
» sacrifier une queue, laissons l'HONORABLE
» MEMBRE aux prises, ceci n'est pas près de
» finir, *les françois tireront long tems le diable*
» *par la queue*; prenons la bourse, et ajour-
» nons-nous pour partager ».

Ainsi finit la premiere LÉGISLATURE et la
LANTERNE MAGIQUE!...
